

>> LA CONSIGNE de l'Atelier d'écriture Édouard Droz - octobre 2015

Sous le signe de la célébration • Animation Isabelle

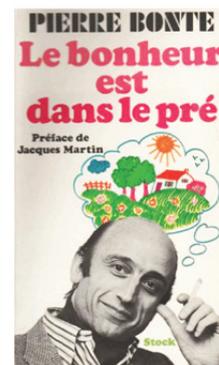
Consigne

Inspiré par la lecture d'extraits du livre de Pierre Bonte "Le bonheur est dans le pré", dans votre peau ou dans celle d'un personnage, rédigez un texte qui présente le bonheur qui consiste à participer... à l'atelier d'écriture ! Après trois grandes années d'existence, cet atelier consistant en l'ultime, l'envie était grande d'y revenir, d'y être et de lui rendre hommage, allons-y !

Et pour clore, suite à votre texte, un petit acrostiche avec MERCI. Il s'agit d'écrire "merci" à la verticale et que chaque lettre devienne la première d'un mot qui vous vient du cœur, du corps, de l'esprit ou de l'âme, lorsque vous pensez à ces ateliers qui nous ont réunis.

**Merci à vous, merci à toi Étienne**

**Bonne écriture et à tout à l'heure pour le partage, encore !**



Étienne a proposé l'idée d'un atelier d'écriture. Ce soir Etienne met à exécution son projet de quitter ce même atelier.

Isabelle nous invite à nous exprimer sur le bonheur qui consiste à participer à ce groupe de dynamiteurs de papier blanc. Enfin : qui a consisté à participer (si la dernière séance est en train de s'écouler) qui consistera à participer si quelque autre figure du même genre s'incarne, création du désir de ne pas en finir avec cette aventure.

Est-ce que je lui en veux, à Etienne, de fermer la boucle, alors que plusieurs d'entre nous n'ont pas l'intention de la boucler, la bouche aux lèvres d'encre et de vide ?

Lui en tenir rigueur serait stérile. Traduire mon mécontentement représente sans doute le plus beau cadeau que je puisse lui faire, avec les autres je n'en doute pas. C'est un merci pudique et flamboyant.

Etienne achève un cycle. Il l'a conçu, toujours accompagné avec le plus grand soin. Fait murir des fruits qui ne pourront pas, qu'il nous a encouragés sortir de nos plumes, de son enthousiasme, de ses attentes. Etienne ouvre probablement un nouveau cycle dans la réalisation de lui-même. Ce qui compte est qu'il n'achève qu'un cycle. Après tout, il faut sans doute savoir ne pas tourner en rond pour en pas accepter de finir en orbite à perpétuité.

Mais nous, les autres ? Pour moi comme pour eux, ce cycle s'achève aussi.

Mais je souhaiterais que le vide laissé par le départ d'Etienne soit créateur, comme l'est le néant, à partir duquel Dieu fait tout de rien. Comme nous en sommes pas Dieu, nous avons le temps pour ça, j'aimerais que sans créer tout, ni nous fondre dans le rien, nous repartions pour quelque chose.

Malaise en moi : Je ne peux pas prendre la responsabilité de la nouvelle assemblée de dessinateurs de textes. Je souhaite contribuer par mon travail au fonctionnement d'une équipe d'animation, si équipe Il y a. Pour cela, quelqu'un devrait se faire inscrire comme responsable.

Un groupe qui inciterait, une initiative tournante, cela pourrait d'ailleurs éviter que lorsque le père s'en va, nous nous trouvions aussi dépourvus qu'une poule devant un archevêque.

Et le bonheur d'écrire à côté des autres, depuis déjà pas mal de temps ?

C'est pour moi d'abord celui d'un espace, très physique. En effet, la communication habituelle est directe. Je la vis comme trop souvent faussée par les rapports de forces, l'habitude, la répétitivité et l'instabilité de nos ego. Durant l'atelier, on commence par « dé-communiquer » Du blanc explose partout.

Blanc dans la parole. Un silence qu'on pourrait dire quasi-mystique.

Blanc sur les feuilles : blanches d'abord, puis encrées, raturées, saignées à blanc

Blanc sur l'immense table, souvent nue, dans le cours de l'élaboration.

Blanc du futur proche : que vais-je écrire, que révéler, que modifier ? Jusqu'à ce que le présent, cet insaisissable blanc du passage du temps, joue en soi son rôle de fabricant de multiples entre deux mots.

Croyez-moi si vous le voulez. Ces blancs-là composent en douce d'invisibles liens, plus forts je crois que ceux pris dans les autres tic-tac des tactiques rituelles.

Tictac ? Ça paraît moins joyeux. C'est justement ce qu'il nous faut, cette contrainte. Nous sommes démunis, quasi désertés dans une sobriété imposée à tous, pour que la différence enfin s'inscrive, mais sans cloisonner.

Car nous lisons souvent aux autres ce que nous avons laissé passer par nous. Ça intensifie les relations, ça aussi. Ça les dés automatise. N'aimons-nous pas l'embarras de nos proches, de nos amours, quelquefois leurs timidités, source de l'éclosion en nous de la force de leur charme ô combien singulier, même si ces maladresses – mêmes les excluent parfois de la course d'un monde qui accélère toujours plus, nous anesthésiant pour dissimuler la fumisterie et la duplicité de tant de significations imposées.

Lien aussi dans l'appel, en présence des autres, à ce qui vient de l'intime, de la solitude qui tend à l'universel pour éviter l'auto destruction, même si cette solitude existentielle douloureuse, nous la masquons, nous la prenons par nos mains ou nos cœurs tout en n'écrivant d'elles que leur présentable iceberg. Échanger des masques, n'est-ce pas tellement plus joueur et chaleureux que tout faire pour avoir l'air authentique dans une comédie sociale faussement complice ?

Enfin, revenons au plus simple. Tout ceci révèle un beau voisinage. Quelles autres occasions pouvons-nous saisir de nous mêler de ce qui nous regarde sous le regard sincèrement curieux de notre prochain ?

Finalement, Isabelle a proposé d'apporter de quoi partager quelques vivres. Convivialité, copains, étymologiquement ceux qui partagent le pain ? Ici le pain cuit sous les flammes de la langue. Après, les langues se délient, car les vrais liens se renouvellent.

Patrick